

« Le courage ne me vient que des morts »

PAR JEAN-PAUL CHAMPSEIX

Voici un journal de voyage sur les traces de Kafka, Svevo et Pavese, que Tezer Özlü a intitulé La Vie hors du temps (1982). Le sens de ce titre se comprend très vite. Pour elle, le temps n'est qu'un présent douloureux, chargé de souvenirs oppressants : « Jamais je n'ai encore pu effacer une seule image de ma vie ». Seuls quelques moments brefs, croqués comme des instantanés, lui permettent d'échapper à elle-même, d'où son attention portée au monde, aux brèves rencontres, aux impressions fugaces.

TEZER ÖZLÜ

LA VIE HORS DU TEMPS

trad. de l'allemand par Diane Meur

Bleu autour, 235 p, 17 €

Tezer Özlü (1942-1986) est née en Turquie de parents laïcs kémalistes qu'elle juge « *petits-bourgeois* » ; dans un pays « *morne* », elle fait des études dans une institution catholique autrichienne qu'elle considère comme « *moyennéageuse* ». Elle doit séjourner en hôpital psychiatrique. Elle raconte son histoire dans une autofiction avant la lettre, entre réalité, fantasmes et ellipses : *Les Nuits froides de l'enfance* (1979) que Bleu autour a publié en 2011 (voir *QL* n° 1 064). Il n'est guère surprenant qu'elle reprenne à son compte la phrase de Pavese : « *Nous sommes des gens inquiets, qui se trouvent bien partout sauf dans leur pays* ».

Elle ne retire, tout d'abord, guère de satisfaction de sa maîtrise de l'allemand au collège. Elle confie dans *Les Nuits froides de l'enfance* : « *Cette prison m'a donné une langue. Une langue et, avec elle, un deuxième monde. Pour que je n'appartienne à aucun de ces deux mondes. Pour que je sois condamnée à ne vivre nulle part* ». Comme la langue turque lui devient « *étrangère* », elle choisit d'écrire en allemand.

« *Le monde, pour moi, c'est Kafka, ça l'a toujours été, et je suis à la fois Gregor Samsa et le soutier* ». Ainsi, la conscience du monde de Tezer Özlü est avant tout littéraire. Les livres disent la vie : « *Kafka : l'impasse de la société et des êtres, qui demeurera toujours, comme dans ses descriptions* » ; « *Svevo : l'impasse du cœur humain : amour, jalousie et mort. Éternels vices* ». Plus profondément encore, l'écrivaine affirme qu'elle « *vit depuis onze ans dans les descriptions de Pavese* ».

Il ne s'agit donc pas d'un pèlerinage littéraire, même si elle rencontre la fille d'Italo Svevo, le menuisier Nuto, ami de Pavese, et visite leurs villes. Que cherche-t-elle ? Un contact avec « *ses* » écrivains morts. Ce n'est pas une habitude. Lorsqu'elle s'adresse au gardien du cimetière, à la recherche du tombeau de Kafka, elle précise : « *C'est la première fois que je demande l'emplacement d'une tombe* ». Lorsqu'elle se rend dans « *le calme cimetière aussi vert qu'une jungle* », à côté de la tombe de Kafka, enterré avec ses parents, elle éprouve un soulage-

ment et comprend les paroles de son frère. Celui-ci lui avait demandé de songer à leur propre sépulture. Elle avait répondu sèchement que la façon dont finirait son corps ne l'intéressait aucunement.

Toutefois, Tezer Özlü ne peut faire abstraction d'elle-même tant sa souffrance est grande. C'est ce qui donne à son livre une dimension pathétique rare. La sincérité de l'expression de son malaise permanent saisit le lecteur. Devoir se nourrir l'indigne car « *ce vice éternel qu'est l'alimentation, c'est insupportable* ». Les villes qu'elle traverse vite et les chambres d'hôtel dans lesquelles elle ne peut rester qu'une nuit lui font conclure : « *Au fond, je déteste toutes les maisons* ». Maux de gorge et de dents ne la lâchent guère... Ce voyage de découverte de soi par le biais d'écrivains morts est aussi un calvaire : « *En moi, tout était amer. Je n'étais plus qu'antalgiques et fatigue mortelle, antibiotiques et pérégrinations entre Berlin, Hambourg et Berlin-Ouest, entre Berlin-Est, Prague, Vienne, Zagreb, Belgrade, Nis et Belgrade au cours de la dernière semaine, sans parler de mon mal d'amour, de Latislav et de Zoran* ».

L'errance, cependant, n'est pas vaine. Les liens imaginaires tissés avec les écrivains dont elle retrouve, avec émotion, l'ambiance de leur vie et quelques

Tezer Özlü tient son écriture pour une folie supplémentaire. Pourtant, nombre de passages prennent l'aspect de poèmes en prose qui, en autorisant des échappées apaisantes, compensent la dureté des notations la concernant.

traces lui permettent de mieux se connaître elle-même : « *Dans un jardin de Turin, [...] je comprends que mon seul bonheur consiste à tout fuir. Tout. [...] je fais l'expérience, pour la première fois de ce voyage sur les tombes de mes écrivains, de voir mon moi et mon moi devenir moi* ». À tel point que « *l'immense* » Prague qu'elle découvre « *fait plus partie de mon existence que la vie de mon père* », affirme-t-elle. Elle prend conscience que les images de son enfance l'enferment, l'empêchent d'aimer et de vivre.

Les rues de Trieste sont désertes car les habitants regardent la coupe du monde de football. La brume lui rappelle *La Conscience de Zeno*. Comme Svevo, elle se dit : « *Apparemment c'est mon destin de n'être jamais tranquille* ». Avec ce maître de l'introspection, elle se rassure en pensant à l'écrivain qui serait mort en disant à sa fille : « *Mourir, ce n'est rien du tout* ».

Le roman est émaillé de citations de Pavese, qui s'est suicidé à quarante-deux ans. À Turin, ville qu'elle juge mortifère, elle visite la chambre 305 de l'hôtel Roma qui a de longs couloirs à la Kafka. Dans cette « *chambre-cercueil* », elle est bouleversée car « *nul ne peut deviner que, dans son suicide réussi, je reconnais mon suicide manqué* ». Le fossé qui sépare les morts des vivants, seule la littérature peut partiellement le combler. Dans un élan, elle déclare qu'elle est venue épouser cet écrivain mort quand elle avait sept ans... avec le sentiment de n'avoir encore « *jamais aimé un seul être vivant* ». Cela ne l'effraie pas car « *le monde des vivants [...] est fait de l'amour des morts* ».

Cet amour la conforte dans sa certitude de n'être « *ni bourgeoise ni petite-bourgeoise* ». Toutefois, le mot « *résistance* » revient souvent sous la plume de la voyageuse qui craint le calme et le renoncement des derniers temps de la vie de Pavese. Elle prend la décision « *de définir la douleur, désormais, comme un bonheur* » et redoute de perdre son « *intranquillité* » ! Le risque n'est pas grand, et sa capacité d'indignation paraît inaltérable ; ainsi, le cimetière de Turin où repose Pavese lui semble tellement hideux qu'elle le range « *au nombre de ses assassins* ». Des rencontres amoureuses brèves mais sincères l'aident à se sentir vivre. La liberté sexuelle dont elle a toujours fait preuve n'était pas à cette époque chose facile à assumer. Elle aurait voulu parfois s'efforcer à l'abstinence.

Tezer Özlü écrit, mais presque contre son gré. À certains moments de son pèlerinage, elle constate que « *jaillit une infinité de phrases que je portais en moi depuis toujours. Au cours de ce voyage, je suis obligée de les noter* ». Elle tient son écriture pour une folie supplémentaire. Pourtant, nombre de passages prennent l'aspect de poèmes en prose qui, en autorisant des échappées apaisantes, compensent la dureté des notations la concernant. Le rêve, cependant, est exclu. Elle n'aime pas Venise car, comme elle vit dans l'irréalité, « *il est impossible de se sentir bien dans des lieux irréels* ». Elle a besoin des choses concrètes de la vie :

« *La pluie est le seul temps qui corresponde à mon monde intérieur.*

Je crains la solitude de la nuit vers laquelle je roule. Ces deux cafés m'ont rendu toute ma vigilance.

La littérature (lecture et écriture) l'empêche de sombrer dans la folie : « *À part dans les livres, je n'avais rencontré personne qui ait pu accepter mon moi, mon absence de limites* », reconnaît-elle. « *Le courage ne me vient que des morts. Les morts dont j'habite les descriptions.* »

Pour cet ouvrage, elle obtint en 1982 le prix de Marburg décerné à des manuscrits. Paradoxe : il ne sera pas publié en Allemagne mais en Turquie, dans une traduction faite par l'auteure elle-même. Bleu autour a choisi la version allemande, qui a été traduite en français par Diane Meur. De plus, le volume contient une biographie illustrée, rédigée par Deniz et Pierre Vincent.

Alors, écrivaine turque ou allemande ? La question importe peu : « *D'où est-ce que je viens ? Je viens des tombes de mon monde littéraire* ». ☞